

aimé d'eux ; on ne peut s'élever au-dessus des séductions visibles de la jeunesse, et il semble qu'une fois qu'elles seront dissipées le devoir ira tout seul... Eh bien, on se juge trop mal ! la nature humaine est moins terrestre qu'on ne croit... Les âmes toutes seules, dégagées du reste, ont aussi leurs penchants, leurs attraits... Elles ont comme les fleurs, leurs sexes différents et sympathiques, et la vieillesse nous fait mieux comprendre les attachements du ciel. — Pourtant, là, voyons, est-ce que j'aimais ce vieux médecin ? Je n'en sais rien... cela est si ridicule... que véritablement je n'en sais rien... (Elle porte son mouchoir à ses yeux.) Je devais ce sacrifice à ma foi outragée, à ma piété ; je le fais, ce sera le dernier qui me coûtera avant celui de la vie... (Elle s'agenouille sur un prie-Dieu et reste un instant prosternée. — Se relevant :) Je n'entends plus aucun bruit de l'autre côté... il est parti... tant mieux ! (Elle essaye de détacher les agrafes de sa robe.) Je ne peux pas... je n'ai pas le courage de me défaire... je vais me jeter sur mon lit comme je suis !... (Elle se couche.) Ah ! que le matin sera le bienvenu !... La nuit est un surcroît à toutes les douleurs... elle met du noir sur du noir... (La porte du bou-
doir s'entr'ouvre doucement.)

JACOBUS, *du dehors.*

Madame, je m'en vais.

MADAME D'ERMEL, *vivement à part.*

Il est encore là ! (Haut.) Vous dites ?

JACOBUS.

Je n'entre pas, madame. Vous êtes couchée, sans doute ?

MADAME D'ERMEL.

J'ai tout lieu de le croire. N'entrez pas ; mais vous pouvez ouvrir la porte tout à fait. Que me disiez-vous ?

JACOBUS, *s'adossant près de la porte, à l'angle du mur, en dehors de la chambre.*

Que la pluie a cessé, madame, et que je m'en vais.

MADAME D'ERMEL.

Est-ce que nous ne nous reverrons plus, mon ami ?

JACOBUS.

Il ne tient qu'à vous, madame.

MADAME D'ERMEL.

Bon ! Mettez-vous un peu à genoux en ce cas-là ; je vous verrai fort bien d'ici.

JACOBUS.

Madame, c'est impossible.

MADAME D'ERMEL.

Pourquoi ?

JACOBUS.

C'est une chose que je ne ferai pas.

MADAME D'ERMEL.

Il faut donc nous dire adieu, car je tiendrai ma parole.

JACOBUS.

Adieu, madame. (Il fait deux pas et revient dans son coin.) Vous seriez la première à en rire.

MADAME D'ERMEL.

Il se peut. Essayez.

JACOBUS, *frapant le parquet de sa canne.*
Jamais, madame, jamais.

MADAME D'ERMEL.

Eh bien, fermez ma porte. Je me demande même pourquoi vous l'avez ouverte, à moins que ce ne fût pour m'offenser de nouveau.

JACOBUS.

Quant à vous offenser, c'est un trait dont je suis incapable, même en rêve, vous le savez bien.

MADAME D'ERMEL.

Bah ! Quand vous me donniez à entendre, il n'y a qu'un instant, que Dieu était le diable et que j'étais hideuse, pensiez-vous faire votre cour à une femme et à une chrétienne ?

JACOBUS.

J'ai prétendu dire simplement que la vieillesse était un âge maudit, et que j'étais laid, et je m'y tiens.

MADAME D'ERMEL.

Moi, je dis que la vieillesse est un âge qui en vaut un autre, et que vous êtes beau.

JACOBUS.

Si vous ne me retenez, madame, que pour m'accabler sous le feu de vos railleries...

MADAME D'ERMEL.

D'abord, je ne vous retiens pas ; ensuite, je ne raille point ; je vous trouve beau. Je sens bien qu'il n'est pas dans la bienséance ordinaire qu'une personne de mon sexe avantage aussi directement un individu du vôtre ; mais la considération que cet entretien doit être le dernier entre nous fait taire des scrupules que j'eusse tenus autrement pour obligatoires... Je vous trouve beau, dis-je, malgré ma glace, qui, en vous montrant tout à l'heure vos traits défigurés par des mouvements indignes de votre âge, vous a calomnié votre vieillesse... J'aime à croire, sur votre parole, que